« prédilection pour les toupets à la grecque. Quand il en « voyait un qui lui convenait, il se précipitait du lustre ou de « la corniche sur la tête du porteur de ce toupet appétissant « et s'y établissait sans façon. L'homme favorisé se baissait « respectueusement et attendait que le petit animal eût fini « son repas ou se fût élancé sur un autre toupet nouvellement « arrivé. J'ai vu des gens changer de coiffure et faire hausser « leur toupet dans l'espoir de voir le petit favori du favori s'y « loger. » Miertvago, qui prend le parti de ne plus s'exposer à de semblables rencontres, trouve peu d'imitateurs. Rastoptchine parle dans une de ses lettres d'un général, ancien ambassadeur à Constantinople, qui tous les matins, une heure avant le réveil de Zoubof, se présente chez lui pour préparer son café à la manière turque et va lui en porter une tasse au lit. Le vieux Melissino, ayant obtenu le cordon de Saint-Vladimir, se présente au lever et baise la main du favori. Dierjavine, après avoir, du vivant de Patiomkine, proclamé fièrement que le « chanteur des dieux » ne s'avilirait jamais devant « l'idole du jour », n'est pas empêché par ce serment de composer en 1794, le 28 novembre, jour de la fête du favori, une ode où il compare celui-ci à Ariston ou à Aristote, ce qui, observe-t-il doctement dans un commentaire en prose ajouté au morceau, est la même chose. Et ce même jour, les jeunes élèves du couvent de Smolna, nous disons bien les jeunes filles élevées dans cette maison d'éducation que Voltaire proclamait supérieure à Saint-Cyr, présentent à l'*idole du jour* un ouvrage de leurs mains, où, brodés sur de la soie, paraissent ces vers d'un poète heureusement inconnu :

. . . . . .
Monseigneur, joie de la patrie,
Pour vos prospérités notre cœur est attendri.
Votre clémence nous est garant :
Quand on pense si bien, on doit vivre longtemps.
. . . . . .
Regardez d'un œil gracieux
Cet hommage, seigneur, de nos ardents vœux.

IV

Au moment de la mort de Catherine, Zoubof se croit perdu. Avant l'époque de sa faveur, il lui était bien arrivé une fois de faire sa cour au grand-duc héritier — en se rangeant respectueusement pour donner passage au chien de Son Altesse Impériale. Mais depuis, devenu insolent avec tout le monde, il n'avait fait d'exception pour personne. Plus tard il se plut à affirmer qu'en agissant ainsi il ne faisait qu'obéir aux ordres absolus de l'Impératrice : elle voulait qu'il traitât les gens comme il les traitait, et les tours de son singe avaient l'approbation de la souveraine. Peut-être ne mentait-il pas, et peut-être aussi Catherine n'avait pas tort en imaginant ce moyen pour imposer à la foule servile de ses sujets le respect de ses fantaisies. Paul le savait-il ou le devinait-il? Bizarre, comme elle le fut toujours et avec tous, sa conduite avec l'ex-favori laisse place au doute.

Catherine meurt le 6/17 novembre 1796. Réfugié chez sa sœur, madame Jerebtsof, Zoubof reste dix jours sans sortir, faisant le malade et attendant avec anxiété que le nouvel empereur ait décidé de son sort. Vient le 28 novembre, jour célébré naguère nous savons avec quel éclat. A l'improviste un messager de la cour se présente à la porte déserte aujourd'hui du triomphateur de la veille : l'Empereur fait annoncer à l'ex-favori qu'il a ordonné de lui préparer une maison rue Morskaïa et qu'il se propose d'y venir prendre le thé le lendemain. Rue Morskaïa Zoubof trouve en effet un hôtel des plus confortables avec une installation complète et luxueuse : vaisselle plate, chevaux, voitures. Le lendemain, Paul arrive accompagné de sa femme. L'ex-favori se jetant à ses pieds, Paul le relève en prononçant gravement ces mots d'un proverbe russe : *Kto staroïe pomniaiet tomou glaz vonne*. (Qui se

souvient des injures passées mérite de perdre un œil.) Il prend une coupe de champagne et dit : « Autant qu'il y a de gouttes « dans ce verre, autant je te souhaite de prospérités. » Il tend la coupe à l'Impératrice après l'avoir vidée à moitié, puis la brise suivant l'usage du pays, pour témoigner de la sincérité de ses sentiments. Zoubof se prosterne à nouveau, et le souverain le relève encore en répétant : « *Kto staroie...* » L'Impératrice ne prononce pas une parole et semble assister d'un air contraint à ces effusions, mais l'Empereur suit son idée, et s'adressant à elle : « Tu vas verser le thé maintenant ; tu sais « qu'il n'a pas de *haziaïka* (maîtresse de maison). » Elle obéit. Deux aides de camp qui accompagnent Leurs Majestés sont également servis par la souveraine, et comme, ayant vidé leurs tasses, ils les déposent sur un plateau pour indiquer, à la manière du temps, qu'ils n'en demandent pas davantage, Paul intervient : « Qu'est-ce à dire? Vous avez l'habitude d'en « prendre deux tasses. Elle vous en donnera ! »

Zoubof est aussi ravi que stupéfait; mais sa joie n'est pas de longue durée : le 27 janvier suivant, toutes ses charges lui sont enlevées, le séquestre est mis sur ses terres, et il reçoit la permission, autrement dit l'ordre de voyager. Il erre pendant quelque temps à travers l'Allemagne... A Toeplitz, il s'éprend un instant d'une belle émigrée : la comtesse de la Roche-Aymon ; mais peu après, ayant fait la rencontre de deux jeunes princesses de Courlande, les plus riches héritières de l'Europe, il s'avise de faire la cour à l'une d'elles. Dépouillé naguère de sa souveraineté par l'ex-favori et outrageusement traité par lui, le vieux duc, père de la jeune fille, repousse cette poursuite avec indignation. Zoubof songe alors à un enlèvement. Il est empêché de donner suite à ses projets par un ordre de Paul qui le rappelle en Russie. Des amis se sont employés en sa faveur ; Pahlen, qui, comblé de bienfaits par le nouvel empereur, travaille à sa perte, a besoin du concours d'un homme qu'il juge prêt à prendre sa part d'une aventure et d'un crime. En effet, le 12 mars 1801, Zoubof figure au premier rang des assassins du malheureux Paul. Il manque la récompense qu'il

s'en promettait : Alexandre Ier le traite avec froideur. Il reprend le chemin de l'Allemagne. L'année suivante, à Toeplitz, où il reparaît, il a une algarade fâcheuse avec le chevalier de Saxe (fils du prince Xavier comte de Lusace qui fut oncle de Louis XVI). Réfugié en Russie au moment de la Révolution, le chevalier y avait eu, en 1794, une querelle avec le prince Nicolas Chtcherbatof. Un duel manqué par la faute du prince avait été suivi d'un guet-apens, où Zoubof avait figuré et d'où le chevalier était sorti la vie sauve, mais fort éclopé. Obligée de quitter la Russie, la victime de l'attentat en avait provoqué les auteurs par la voie des gazettes ; mais une rencontre fortuite à un rendez-vous d'eaux était nécessaire pour amener Zoubof sur le terrain. L'ex-favori y fait une fort piteuse figure. Prétextant son inexpérience du pistolet, arme choisie d'un commun accord par les témoins des deux parties, il refuse de se mettre en face de son adversaire. Celui-ci proposant un combat au sabre, il se trouve mal. Chtcherbatof prend enfin sa place et tue net le pauvre chevalier.

Les autres années encore longues de cette carrière peu glorieuse sont obscures : elles se passent dans l'ombre du château de Chavlé, — une part de son butin dans le partage de la Pologne, qu'un oukase de Paul a rendu à l'ex-favori. Ses frères occupent, Valérien jusqu'en 1804, Nicolas jusqu'en 1814, des emplois élevés dans l'armée où ils ne brillent guère. Platon, lui, ne prend soin que de faire valoir ses domaines et de thésauriser. Il est devenu d'une avarice sordide et il pressure impitoyablement ses paysans. En 1807, traversant les terres de l'ex-favori et s'y trouvant frappé par l'aspect désolé des villages et l'air minable des populations qu'il voit sur son passage, Alexandre donne ordre au gouverneur de la province de réprimer les excès dont il devine que les malheureux ont à souffrir. Zoubof vit solitairement, tourmenté par la peur de la mort, au point que le mot seul prononcé devant lui le fait s'enfuir et s'enfermer dans sa chambre pour trois jours. A cinquante ans, c'est un vieillard décrépit. Il lui arrive pourtant à ce moment de devenir follement amoureux. Ayant remarqué dans les

rues de Wilna une jeune personne, fille d'un petit propriétaire des environs, il charge son intendant, Bratkovski, de la lui amener. Bratkovski étant éconduit, il s'obstine, consent à s'assurer la possession du trésor convoité en y mettant un prix énorme et finalement se résout au mariage. Tekla Walentynowicz devient princesse Zoubof, et son mari meurt un an après, laissant dans les caves de son château vingt millions de roubles qui y dormaient improductivement depuis longtemps.

Telle est la fin du dernier grand homme découvert, élevé et aimé par Catherine.

DEUXIÈME PARTIE

LA SÉMIRAMIS DU NORD

CHAPITRE PREMIER

LA COUR INTELLECTUELLE DE CATHERINE. LES PHILOSOPHES (1).

I. La philosophie et le régime autocratique. — Un problème à résoudre. — Le passé et le présent. — II. Illusion et réalité. — Les billets de confession. — Échange d'idées ou échange de services? — Les commandes de pamphlets ; les envois de montres. — Flagornerie et mensonge. — Notre-Dame de Saint-Pétersbourg et Cateau. — Pourquoi Voltaire ne va pas à Saint-Pétersbourg. — III. Le grand Français et la France. — Le partage de la Pologne. — Philhellénisme. — Pas Velche ! — IV. La supériorité de Catherine. — Ce qu'elle prend de la philosophie et des philosophes. — Après la mort de Voltaire. — Le mot de la fin.

VOLTAIRE.

I

Imaginez un de ces souverains d'Afrique avec lesquels des événements récents nous ont fait contracter une sorte de familiarité, un Behanzin quelconque avant la venue du général

(1) *Archive du prince Vorontsof*, IX; Bilbassof, *Diderot à Saint-Pétersbourg ;* Chougourof, *Diderot et ses rapports avec Catherine II* (dix-huitième siècle, livre Ier); *Correspondance politique* aux Archives du Ministère des affaires étrangères de France; *Correspondance politique* dans le « Recueil de la Société d'histoire russe », XIX et LXXII; *Correspondance de Catherine* avec Voltaire, d'Alembert, Grimm, etc. (même Recueil, X, XIII, XVII, XXIII); *Correspondance générale de Voltaire* dans ses « Œuvres » et dans le « Recueil de la Société d'histoire russe », VI, X et XIII; *Correspondances diverses* dans les « Archives de l'Em-